

Cette émotion juvénile et naïve le servit mieux que ne l'eussent fait les combinaisons les plus habiles : heureuse du sentiment de sa supériorité et de sa force, mademoiselle de Perne éprouva d'abord pour M. de Tervaz l'affection que lui eût inspiré un frère plus jeune et plus faible, qui aurait eu besoin de s'appuyer sur elle.

Elle ne s'effraya point de cette affection qui ne la forçait pas à douter d'elle-même, et elle en arriva d'autant plus vite à donner son cœur qu'elle le crut plus invincible.

Mais mademoiselle de Perne avait plus de franchise encore que d'orgueil. Dès qu'elle se fut avoué son amour, elle ne chercha ni à feindre, ni à s'abuser, ni à gagner du temps à l'aide de ces innombrables évolutions de la stratégie féminine qu'elle ignorait, et qu'elle eût méprisées si elle les avait connues.

Elle apporta dans cet amour la résolution et l'indépendance qu'elle mettait à toutes choses, et elle se dit que, par cela seul qu'elle aimait M. de Tervaz, il devenait digne d'elle.

Sa grand'mère, à qui elle se confia, accueillit avec un sourire indulgent et un peu sceptique l'avoué de ce sentiment profond, éternel, irrévocable, chez une jeune fille qui n'avait pas encore seize ans.

Comme les gens très-âgés et qui ont beaucoup vu le monde traitent assez légèrement ces histoires de cœur chez les personnes très-jeunes, comme la comtesse de Vénéjan raffolait d'ailleurs de sa petite-fille, elle se prêta de fort bonne grâce à tout ce que lui demanda mademoiselle de Perne : elle fit atteler ses chevaux à son carrosse, et elle alla faire avec Clotilde une visite à sa voisine, la tante de Gaston : des relations amicales s'établirent, et ces deux aimables vieilles se contentèrent de surveiller d'un peu loin les fraîches et printanières amours qui se nouaient sous leurs yeux.

Ces enfants étaient si purs, leurs tendresses étaient si loyales, qu'une surveillance plus active eût été à la fois blessante et inutile. Tous deux surent qu'ils s'aimaient, qu'ils étaient aimés, bien avant de se l'être dit ; et lorsque Gaston, forcé de repartir pour Toulon, où il avait encore un an d'école à faire, dit adieu à mademoiselle de Perne, ils comprenaient que leurs âmes étaient unies pour jamais, et ils ajoutaient tout bas que leurs destinées étaient désormais inséparables.

L'année suivante, vers la même époque, ils se retrouvèrent ; cette année d'intervalle avait donné à la beauté de mademoiselle de Perne l'achèvement suprême, l'idéale perfection, vivifiée et complétée encore par un sentiment partagé.

Ce que le temps avait fait pour leurs personnes, cet amour l'avait fait pour leurs âmes. Ils n'étaient pas changés, mais développés et affermis. L'absence est comme la solitude : elle affaiblit ce qui est faible, elle fortifie ce qui est fort ; ce qu'elle ne vieillit pas, elle le mûrit ; ce qu'elle n'efface pas, elle l'éternise.

C'était la dernière fois que Gaston passait ainsi l'automne auprès de sa tante. Il venait d'obtenir le grade d'enseigne, et il devait, trois mois plus tard, partir pour Brest et s'embarquer à bord du "Lys," pour une expédition périlleuse et lointaine. Clotilde et Gaston n'avaient donc plus à eux que ce temps si court, avant d'arriver à une séparation, longue peut-être, peut-être éternelle.

Ce furent trois mois de purs enchantements, de saintes et poétiques ivresses.

Mademoiselle de Perne ne se faisait pas illusion sur l'avenir : ce n'était pas une de ces natures molles et indécises, qui croient pouvoir renfermer le monde dans leurs romanesques rêveries. L'enthousiasme du cœur s'alliait chez elle au sentiment très-net de la réalité.

Elle se disait qu'il fallait que Gaston partît, qu'il avait sa carrière à suivre, son devoir à accomplir, son nom à faire ; qu'une union entre eux était impossible tant que ces conditions ne seraient pas remplies : mais à toutes les chances mauvaises l'altière et intrépide jeune fille opposait, comme contre-poids, deux choses qu'elle croyait supérieures à tout : son amour et sa volonté.

Pour donner à ces moments qui précédaient une séparation, plus de solennité et de charme, mademoiselle de Perne eut une fantaisie singulière : elle voulut appeler auprès d'elle ses deux compagnes d'enfance, Antoinette Margerin et Julie Thibaut.

Il y eut pour toutes trois une douceur bien grande à se retrouver ensemble, comme dix ans auparavant, et Clotilde se replongea, pour ainsi dire, dans cette amitié avec cette force, cette ardeur nouvelle qu'un premier amour ajoute à toutes les autres facultés du cœur.

Elles respirèrent leurs douces causeries, leurs courses à travers la campagne. L'automne, si beau dans le midi de la France, prêtait ses mélancoliques splendeurs, l'éclat voilé de son soleil, les riches teintes de son paysage, aux promenades des trois amies.

Seulement, au lieu d'adorables enfants, elles étaient devenues de ravissantes jeunes filles ; au lieu de se poursuivre en courant, elles marchaient côte à côte ; au lieu de riro, elles rêvaient ; au lieu d'échanger des folies, elles échangeaient des confidences.

Enfants, elles s'étaient presque ressemblé ; en se développant avec l'âge, leur beauté avait pris un caractère différent, où se retrouvait un reflet de leurs conditions diverses. Clotilde de Perne était le type de la jeune fille de haut lignage, née, en temps ordinaire, pour plaire et commander ; en temps de révolution, pour se dévouer et souffrir.

Le "sang," la "race," ces mots dont on a tant abusé, éclataient dans toute sa personne.

Ses pieds eussent fait envie à Cendrillon et ses mains à Anne d'Autriche.

Les lignes onduleuses de ses belles épaules, le galbe exquis de sa tête, petite et royalement posée sur son cou mince et flexible, sa démarche à la fois souple et altière, l'éclat de ses yeux, tempérés et adoucis par les nuances délicates de son teint un peu pâle, ses cheveux blonds aux reflets d'or, tout en elle était noble et superbe comme un souvenir de Louis XIV et de Versailles.

Il suffisait de la regarder pour comprendre ces deux religions que les femmes avaient tour à tour créées : la chevalerie, qui enseignait à mourir, et la galanterie, qui apprenait à vivre.

Antoinette Margerin réalisait cet idéal de modestie attrayante, de sérénité silencieuse et paisible qui caractérisait la vie bourgeoise à cette époque.

Moins grande que sa noble amie, elle n'avait ni ses airs de tête, ni son expression fière et passionnée, ni la grâce souveraine de ses attitudes et de ses mouvements.

Ses cheveux, d'un blond plus clair que ceux de Clotilde, formaient, avec ses yeux bleus et limpides, un irrésistible ensemble de bonté et de douceur. Son teint offrait cette fraîcheur délicate, virginale, de la fleur que rien n'a froissée.

L'attrait de cette figure, qui s'emparait peu à peu de l'âme, consistait tout entier dans les demi-teintes, dans cette naïveté d'impressions qui se traduisaient sur son front en rougeur soudeine, et que l'on pouvait deviner avant elle-même.

La beauté de mademoiselle de Perne, c'était le rayon qui illumine et embrase tout, mais qui éblouit le regard ; celle de mademoiselle Margerin, c'était cette aube, cette lueur mystérieuse et douce de la première heure du jour, qui découvre peu à peu le charme du paysage à travers les brumes matinales.